

Le destin, qui lui réservait un sort pis à son avis, le fit seulement prisonnier des Anglais, et ceux-ci l'enfermèrent dans une forteresse à Plymouth.

Là, il eut la bonne fortune de faire connaissance de deux héros fameux, le comte de Forbin et Jean Bart, qui l'engagèrent à tenter de s'enfuir avec eux. Il accepta, naturellement.

Une nuit, de Lucel, Bouscamous, le comte Forbin et Jean Bart, ayant réussi à se jeter dans une yole norvégienne, dans laquelle ils ramèrent trois jours, finirent par rejoindre les côtes de France.

Une fois encore sauvé de la mort et de la prison, de Lucel s'embarqua sur les navires du vaillant marin Jean Bart.

Mais, avant de partir pour une expédition nouvelle, il avait voulu faire tenir à celle qui lui avait autrefois promis sa foi et dont il ignorait la vie ou la mort, les précieuses reliques qu'il avait conservées d'elle. Il avait fait part de son désir au commandant Jean Bart, et celui-ci, qui l'aimait parce qu'il avait partagé bravement des périls avec lui, avait répondu :

« Par sainte Barbe, patronne des marins, si votre belle vit, elle aura de vos nouvelles, mon brave; donnez-moi votre paquet, je le lui ferai tenir. »

Jean Bart, homme de parole et de ressource, avait tenu promesse, comme l'on sait. Et Roberte avait reçu, sans que personne sût de qui elles venaient, les saintes médailles et les fleurs séchées que son fiancé avait toujours conservées sur lui depuis la dernière bataille.

CHAPITRE IV

UN ENVOYÉ EXTRAORDINAIRE

Dans le courant de l'année 1692, un matin, après la messe, le Roi était en conférence avec ses ministres. Il écoutait les rapports, avide d'apprendre quelque nouvelle qui flattât son amour-propre. Mais les nouvelles n'étaient point bonnes; il s'en fallait de beaucoup.

La situation de la France était critique. Quatre nations coalisées, l'empire d'Autriche, l'Espagne, l'Angleterre et la Hollande, réunies par le traité d'Augsbourg, menaçaient notre pays sur toutes les frontières. Au nord surtout, les affaires allaient mal : Dunkerque était bloqué par toutes les forces de la flotte ennemie, et les frégates du Roi s'immobilisaient dans le port, incapables de prendre la mer.

Sa Majesté, inquiète, questionnait son ministre des affaires étrangères et de la marine, M. de Pomponne, qui s'efforçait d'atténuer ses craintes.

« Et vous pensez, marquis, que tout espoir n'est pas encore perdu de ce côté-là ? »

— Oui, sire, il faut espérer encore. Nos ennemis ont pour eux le nombre, mais nous avons avec nous Jean Bart !

— Oh ! Jean Bart, ce vaillant corsaire que j'ai fait chef d'escadre ?

— Lui-même. La bravoure de cet homme ne connaît pas d'obstacle ; pour moi, sire, Jean Bart n'a pas dit son dernier mot.

— A quel chiffre évaluez-vous donc, Pomponne, le nombre des navires ennemis qui croisent devant Dunkerque ?

— A plus de cinquante !

— Et combien Jean Bart a-t-il de navires ?

— Sept frégates bien armées et quelques brûlots sont à Dunkerque sous son commandement.

— Je sais que Jean Bart est un marin résolu, j'ai toujours admiré ses exploits ; mais que peut sa vaillance ? que peuvent ses frégates en nombre infime contre plus de cinquante navires qui tiennent la mer libre, Pomponne ? »

Le Roi réfléchit pendant que les ministres gardaient le silence.

Tout à coup, comme si Pomponne eût réussi à faire passer dans son esprit sa conviction fantastique, Louis XIV se leva fébrile et s'écria :

« Si Jean Bart sort vainqueur de l'impasse où il se trouve, j'en ferai, messieurs, un chevalier de Saint-Louis, je le rendrai noble et lui donnerai une de mes fleurs de lis d'or pour mettre dans ses armes... »

*
* *

Le Roi avait à peine achevé ces mots que le capitaine

des mousquetaires gris, qui se trouvait dans l'antichambre, parut.

L'officier s'inclina très bas, et, d'un grand geste, balayant le sol avec les plumes de son chapeau, il prononça :

« Sire, un homme est là qui a forcé audacieusement toutes les portes et demande à être introduit sur-le-champ auprès de Votre Majesté.

— Cet homme, quel est-il ?

— Je l'ignore, sire ; il se dit seulement chargé d'un message très pressé du commandant Jean Bart.

— Il vient de Dunkerque ?

— Non, sire, de Newcastle, affirme-t-il.

— De Newcastle ! d'Angleterre ! Messieurs, entendez-vous ? s'écria le Roi. Jean Bart est prisonnier des Anglais ! Tout est perdu, hélas !

— Fors l'honneur, certainement, dit M. de Pomponne, se raidissant contre la nouvelle d'un surcroît de malheur.

— Faites entrer l'émissaire de Jean Bart, dit Louis XIV au capitaine des mousquetaires gris.

*
* *

L'homme qui se présenta devant le monarque glorieusement entouré de ses ministres, avait l'apparence jeune, mais sa figure était couverte d'une épaisse barbe noire qui dissimulait ses traits. On n'apercevait guère, au milieu de son visage, que deux yeux très vifs, brillants d'intelligence et d'audace.

Il portait avec une certaine élégance un vêtement sombre et ne paraissait pas étonné ni impressionné de se trouver en présence du Roi.

Ayant fait trois pas dans l'appartement, l'homme salua le roi et les ministres, puis, très maître de lui, il attendit.

« Parlez, monsieur, dit Louis XIV.

— Sire, répondit l'extraordinaire envoyé de Jean Bart, je suis chargé par le commandant en chef de votre escadre du Nord de vous annoncer l'*anéantissement* des flottes ennemies qui bloquaient Dunkerque et croisaient dans le Pas de Calais. »

Il y eut, à ces paroles prononcées froidement et avec la plus grande simplicité, un véritable moment de stupeur. Louis XIV, qui avait l'habitude de ne s'étonner de rien cependant, répéta, incrédule :

« L'anéantissement des flottes ennemies qui croisaient dans le Pas de Calais? »

L'envoyé de Jean Bart s'inclina.

« Oui, sire, confirma-t-il.

— Vous venez de Newcastle?

— Oui, Majesté.

— Alors Jean Bart n'est pas prisonnier des Anglais?

— Non, sire, il est libre et victorieux.

— Dieu protège la France, et Jean Bart est un brave, » s'écria le Roi.

Tous les visages, naguère consternés, rayonnèrent.

« Voici, continua l'extraordinaire envoyé de Jean Bart, un pli que je suis chargé de remettre à Votre Majesté. »

Et il tendit au roi une lettre cachetée.

Louis XIV l'ouvrit rapidement et en prit lecture avec une émotion contenue, puis, d'un geste heureux et gracieux, il la tendit à M. de Pomponne.

« Ce Jean Bart, dit-il gaiement à M. de Louvois, ministre de la guerre, par-dessus la tête duquel il avait passé son bras, écrit brièvement, comme vous le verrez après Pomponne, mais son émissaire est à même, paraît-il, de nous faire un récit complet de la victoire. — Ah! ah! monsieur, ajouta-t-il en s'adressant gaiement à celui-ci, Jean Bart fait de vous le plus grand éloge. Vous êtes, paraît-il, entré dans mes armées comme simple marin, sans grade... après quelques malheurs... »

L'envoyé rougit et baissa les yeux, intimidé pour la première fois depuis son entrée.

Il balbutia :

« Majesté, le commandant vous dit...

Mais le Roi, sans paraître remarquer son trouble, reprit :

« Non, *quelques malheurs*, indique Jean Bart sans préciser, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Je sais que depuis quelque temps vous avez accompagné notre chef d'escadre dans des aventures dont vous êtes sorti à votre honneur. Vous étiez prisonnier avec lui à Plymouth, et vous vous êtes échappé avec lui et le comte de Forbin. Jean Bart vous a fait l'un de ses lieutenants, et, pour sortir de Dunkerque, il vous a donné le commandement d'un de nos vaisseaux.

« Dites-nous maintenant comment votre chef a dispersé les flottes ennemies de la Hollande et de l'An-

gleterre ; comment Jean Bart est allé à Newcastle menacer nos ennemis sur leurs côtes. »

L'envoyé, encouragé par ces bonnes paroles, reprit ses sens.

« Sire, c'était par une nuit sans lune, une nuit d'orage. L'on n'y voyait pas à deux aunes devant soi. La mer était démontée, et les vaisseaux ennemis, qui chassaient sur leurs ancres, avaient dû se mettre à la voile et prendre le large.

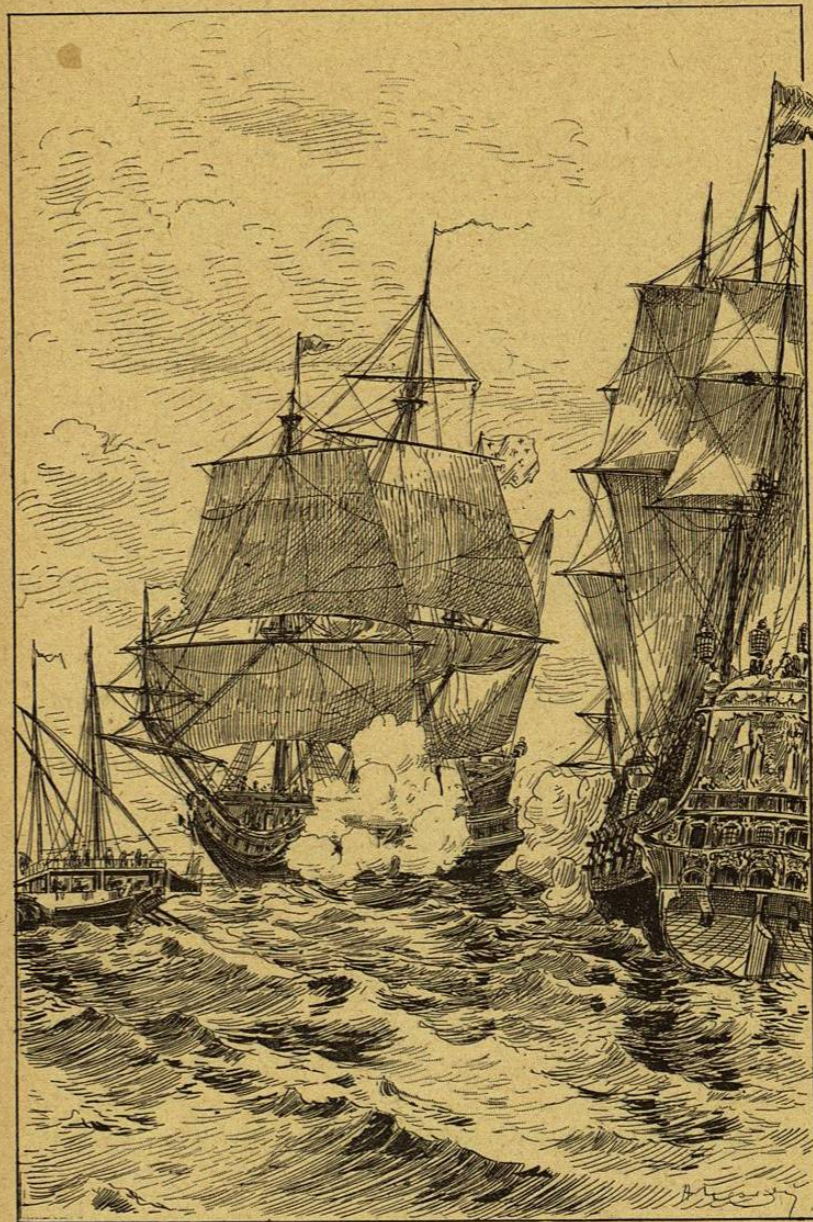
« Malgré l'état de la mer, le commandant Jean Bart résolut de profiter de cette circonstance pour sortir du port. Conformément à ses instructions, nous éteignîmes tous nos feux et mîmes à la voile pour franchir les passes coûte que coûte.

« Nous avons réussi à traverser les lignes ennemies, tous nos fanaux éteints, laissant seulement derrière nous quinze brûlots.

« Ayant gagné le large, libres à notre tour d'évoluer, nous avons couru sus aux Anglais et sus aux Hollandais, qui se sont trouvés à l'improviste attaqués de tous côtés, car à ce moment les quinze brûlots laissés en arrière ont été lancés de Dunkerque.

« Nous avons coulé trois vaisseaux, brûlé quatre autres et pris cinq grands transports de guerre. Après cette première victoire, qui doublait presque votre flotte primitivement composée de sept frégates, le commandant Jean Bart, poussé par un bon vent, a fait route pour l'Angleterre.

« Nous avons pris terre près de Newcastle, détruit deux cents maisons et brûlé quatre-vingts bâtiments marchands. »



« Nous avons coulé trois vaisseaux, brûlé quatre autres et pris cinq transports... »

Ce bref récit terminé, l'envoyé se tut.

« Le commandant Jean Bart, dit le roi, est un héros. Vous lui direz, monsieur, que, pour le récompenser de sa vaillance, je lui donnerai un blason sur lequel j'attacherai l'une de mes fleurs de lis d'or, comme je l'annonçais tout à l'heure à ces messieurs.

« Il s'agit de vous maintenant, Monsieur. Jean Bart, après m'avoir vanté votre courage et fait allusion à quelques malheurs qui vous seraient advenus, déclare que vous avez une grâce à me demander.

— Le commandant Jean Bart est pour moi le meilleur des chefs, dit le jeune homme, dont la voix trembla légèrement. C'est lui qui a voulu que je vienne me jeter à vos genoux, après vous avoir annoncé sa victoire.

— Expliquez-vous, monsieur.

— Sire, je suis le plus malheureux des hommes. Depuis deux ans bientôt je porte dans mon cœur le deuil d'un grand amour. Je suis un homme sans nom, je suis un proscrit. Votre justice m'a frappé. L'amour, un amour que je ne puis arracher de mon cœur, car j'aime encore d'une façon épouvantable, sans savoir si elle est morte ou vivante, celle pour laquelle j'ai encouru votre disgrâce, l'amour m'a fait commettre une grande faute.

« Officier rebelle, j'ai été proscrit et j'ai perdu ma fiancée.

« Depuis deux ans j'ai cherché la mort et avec elle la fin de mes malheurs; mais la mort n'a pas voulu de moi. La tempête et les balles que j'ai bravées en cherchant à mourir pour votre service et celui de la France m'ont épargné.

« Sire! sire! pitié! Je suis le baron de Lucel, ex-cornette aux dragons de Noailles, et j'aime M^{me} Roberte de Bralles. »

Le Roi se tourna vers M. de Louvois.

« Pensez-vous, monsieur le ministre, que les exploits du lieutenant de Jean Bart puissent effacer les fautes de l'officier du régiment de Noailles?

— Non, s'il a trahi, dit le ministre, toujours dur aux autres et violent.

— Pardonnez-moi, s'écria à ce mot brutal le cornette baron de Lucel, je n'ai pas trahi. J'ai commis la faute de quitter mon régiment pour retrouver dans les rangs des protestants rebelles une jeune fille que j'ai jamais... Je n'ai pas commis d'autre crime.

A cet instant, l'esprit du Roi s'éclaira; il se souvint de l'incident qui s'était produit à l'issue de la représentation d'*Esther*.

Alors quelque temps à voix basse il parla avec ses ministres, puis il fit appeler M. de Brissac, son capitaine des gardes, et lui dit en désignant Lucel :

« Conduisez cet homme à la Bastille. »

De Lucel ne broncha pas et suivit, impassible, le major de Brissac. Mais, par exemple, ce fut grande surprise pour les courtisans qui se pressaient dans les antichambres, d'apprendre que le Roi faisait mettre à la Bastille l'homme qui lui avait apporté la grande nouvelle de la merveilleuse et fantastique victoire de Jean Bart.